

ON EN parle

LE GONCOURT 2008 PUBLIE
«LES PORTEURS D'EAU»
LE 10 JANVIER ET SORTIRA UN FILM
ADAPTÉ DU RENAUDOT 2012,
«NOTRE-DAME DU NIL»
DE SCHOLASTIQUE MUKASONGA

Atiq Rahimi : un roman et un film en 2019

Depuis sept ans et *Mauduit soit* Dostoïevski, il n'avait pas écrit de nouveau roman. Ce sera chose faite le 10 janvier prochain. Atiq Rahimi publiera *Les Porteurs d'eau*, chez son éditeur habituel, P.O.L. Le livre est résumé ainsi : en Afghanistan, le

11 mars 2001, les talibans détruisent les deux bouddhas de Bamian. Au même moment à Paris, Tom, un Afghan en exil, décide de quitter sa femme, Rina, pour sa maîtresse, Yusef, porteur d'eau à Kaboul, part travailler en laissant Shirine, la

femme de son frère exilé, endormie. Chacun va alors faire une rencontre qui va bouleverser sa vie. Atiq Rahimi sortira également un film dont il achève le tournage. Le Prix Goncourt 2008 adaptera le roman de Scholastique Mukasonga *Notre-*

Dame du Nil, Renaudot 2012. Cette fois, l'histoire se déroule au Rwanda, en 1973, dans un institut catholique pour jeunes filles. On y comprend déjà ce qui provoquera le génocide, des années plus tard.

MOHAMMED AÏSSAOUI



Un grand magasin parisien, en 1900.

BETTMANN/BETTMANN ARCHIVE

De la technologie à l'idéologie

Comment les innovations techniques et commerciales ont influencé la pensée.

La consommation, une histoire à dévorer

JEAN-MARC BASTIERE

LA CONSOMMATION est si familière que nous n'y faisons même plus attention. Son histoire, pourtant, restait à écrire dans sa globalité, par-delà les nombreuses monographies.

Une entreprise à laquelle s'est attelé avec vaillance et hauteur de vue Jean-Claude Daumas, dont les premiers recherches avaient été consacrées à l'histoire des entreprises et du patronat.

Heureuse et riche synthèse que cet ouvrage car l'histoire de la consommation a été quelque peu boudée par les historiens, ce que l'auteur attribue au primat de la production, à l'idée préconçue d'un consommateur «souverain et rationnel» et à une indifférence des historiens pour les objets, en dehors de ceux de l'art ou du luxe. Cette histoire s'inscrit pourtant en partie dans le sillage brillant de Fernand Braudel et de son *Civilisation matérielle et capitalisme*.

S'il est de bon ton aujourd'hui de cracher avec dédain sur la «société de consommation», ce que ne font certainement pas ceux qui, asphyxiés par les dépenses contraintes, ne peuvent guère s'offrir de superflu, il convient de rappeler qu'elle fut vécue d'abord comme une libération.



Une femme dans sa cuisine, en 1950. Les Trente Glorieuses représentent le triomphe de la consommation de masse.

C'est Michelet qui, avec intuition et sensibilité, a le mieux exprimé cette révolution naissante, en 1846, dans *Le Peuple*, lorsqu'il évoque la diffusion des étoffes de coton parmi les ouvrières. La silhouette féminine s'en trouva à jamais transformée : «Toute femme portait jadis une robe bleue ou noire qu'elle gardait dix ans sans la laver, de peur qu'elle ne s'en allât en lambeaux. Aujourd'hui, son mari, pauvre ouvrier, au prix d'une journée de travail, la couvre d'un vêtement de fleurs. Tout ce peuple de femmes, qui présente sur nos proménades un éblouissant iris de mille couleurs, naguère était en deuil.» Et de conclure : «Ces changements qu'on croit futiles ont une portée immense. Ce ne sont pas là de simples améliorations matérielles, c'est un progrès du peuple dans l'extérieur et l'apparence, sur lesquels

les hommes se jugent entre eux; c'est, pour ainsi parler, l'égalité visible.»

Cinq phases
Bien sûr, l'histoire des hommes n'est pas un long fleuve tranquille, ce que ce livre, lucide, nous montre. Circonscrit à la France, il part des années 1840 jusqu'aux débuts du XXI^e siècle.

L'auteur distingue cinq phases : un premier régime, qui associe luxe et nécessité, peu à peu remis en cause par l'essor des classes moyennes; une embellie à la Belle Époque, malgré de «profondes dénivellements»; une compression, entre les deux guerres; le triomphe de la consommation de masse pendant les Trente Glorieuses; et enfin les transformations actuelles dans un contexte de croissance atone, d'apparent individualisme et de désenchantement.

Aujourd'hui, on consomme non seulement plus qu'il y a un siècle et demi, mais autre chose et différemment. On ne pourra en quelques lignes résumer un tel livre, à la croisée de plusieurs disciplines, qui nous immerge dans l'épaisseur du matériel en inventariant le panier de la ménagère tout en effleurant les désirs chatoyants que renvoient les objets. ■

Aux origines idéologiques du III^e Reich

JACQUES DE SAINT VICTOR

LE MODERNISME RÉACTIONNAIRE
De Jeffrey Herf, traduit de l'anglais et de l'allemand par Frédéric Joly, L'Échappée, 424 p., 22 €.



LA TECHNOLOGIE a-t-elle nécessairement partie liée à la raison et au progrès humain? Alors que triomphent aujourd'hui la pensée posthumaniste et les neurosciences, la question mérite d'être posée. La thèse de l'historien Jeffrey Herf apporte un début de réponse, en faisant du «modernisme réactionnaire» le fondement de la pensée du III^e Reich. De nombreux écrits contradictoires ont proposé une interprétation de l'idéologie nazie.

Certains n'ont voulu y voir qu'un apogée sinistre de la pensée Völkisch, ce romantisme réactionnaire exaltant la terre et les morts. Mais c'est oublier le culte de la technologie du III^e Reich, aux antipodes de la pensée réactionnaire. À l'inverse, d'autres ont insisté sur le rôle d'une rationalité poussée jusqu'à la démente, comme l'écrivait Adorno et Horkheimer dans *La Dialectique de la raison*. Mais c'est oublier le caractère profondément irrationnel à la base de la Solution finale, même si elle fut menée ensuite de façon industrielle. Il y a bien dans le nazisme

une combinaison d'irrationalisme politique et de culte de la technologie. Thomas Mann avait dit que l'unité de l'idéologie nazie reposait sur un «mélange» typiquement allemand de «robuste modernisme, d'efficacité avancée et de rêve du passé».

Virilisme antibourgeois

Ce «romantisme d'acier» (Goebels) traduit bien ce paradoxe effrayant d'une expérience qui tenait la technique comme une partie essentielle de la culture nationale, cette *Kulturturnung* d'ingénieurs qui virent en Hitler leur véritable héros. Un savoir rationnel n'est en rien une garantie contre l'irrationalité de l'idéologie. Cet essai, qui est à l'origine une thèse de doctorat, se propose surtout d'étudier les auteurs qui, dans leur dénonciation radicale de la République de Weimar, comme Carl Schmitt, Oswald Spengler, Werner Sombart ou Ernst Jünger, préparèrent l'avènement de ce «modernisme réactionnaire». On connaît la pensée d'un Schmitt, d'un Sombart ou d'un Spengler. La mention de Jünger est peut-être plus originale, car cet écrivain exprime de 1925 à 1933 une sorte d'apologie fort confuse d'un viri-

lisme antibourgeois qui a quelques accents actuels. À partir de son «expérience du front», Jünger conduit à l'éloge de la communauté mâle des tranchées qui confine au sacrificiel : «L'essentiel n'est pas ce pour quoi nous nous battons mais la façon qui est nôtre de nous battre.» La thèse de Jeffrey Herf vise en conclusion à remettre en cause les analyses marxistes du nazisme qui ont tenté de poser le libéralisme comme l'antichambre du nazisme. Cette thèse contre la raison des Lumières a fait florès. Le «modernisme réactionnaire» en démonte l'inanité. C'est parce que l'Allemagne connut un passage brutal du féodalisme à l'industrialisme, sans avoir fait sa révolution politique et intellectuelle, à la différence de la France ou de l'Angleterre, que ce «modernisme réactionnaire» a pu trouver à s'épanouir. On pourrait évidemment reprocher à Herf sa vision un peu partielle des secondes Lumières françaises, dont le rationalisme abstrait peut justifier en partie la thèse d'Adorno. Il n'en demeure pas moins qu'à une époque où l'esprit des Lumières est contesté dans toutes ses dimensions, notamment politiques, cette lecture présente un réel intérêt. ■

LA PERFECTION DE LA TECHNIQUE

De Friedrich Georg Jünger, traduit de l'allemand et présenté par Nicolas Briand, Allia, 392 p., 22 €.



L'Allemagne contre les robots

SÉBASTIEN LAPAQUE
slapaque@lefigaro.fr

PARMI les textes qui posent problème dans l'œuvre abondante d'Ernst Jünger, *Le Travailleur* occupe une place à part. Il a paru en Allemagne à l'automne 1932, quelques mois avant la prise de pouvoir par Hitler. Livre aux nombreuses énergies de sens, politique et poétique à la fois, il eserce une célébration de l'instrumentalisation de l'être humain au service de la machine qui est l'une des expressions les plus nettes du modernisme réactionnaire (voir ci-dessus) dont les nazis ont su s'emparer à leur profit.

On le découvre aujourd'hui : c'est de la propre famille de l'écrivain allemand qu'est venue la réponse à ce texte complexe et provocateur qui embarrassait son auteur lui-même. En 1939, tandis qu'Ernst Jünger publiait *Sur les falaises de marbre*, un roman écrit pour exprimer sa détestation du III^e Reich sous le voile de la métaphore, son frère cadet Friedrich-Georg s'attelait à la rédaction de ce

qui allait devenir *La Perfection de la technique*. Les péripéties de la guerre ayant empêché sa publication qu'en 1946, 1949 et 1953, au fil de trois éditions successives, sans cesse augmentées. Un parallèle presque exact avec les deux premières éditions de *La France contre les robots* de Georges Bernanos, publié à Rio de Janeiro en 1946 et à Paris en 1947.

Optimisme irréflectif

Il paraît aujourd'hui pour la première fois en français. À le lire, on découvre que Friedrich-Georg Jünger a pressenti très tôt que son frère aimé avait fait preuve d'un optimisme irréflectif à l'égard du progrès technique. Malgré le caractère altier de son affirmation, *Le Travailleur* d'Ernst Jünger n'échappe pas à la troupe harassée de ses contemporains. Faisant de la destruction pour la destruction le seul espoir contre tout espoir, il cède à son tour au cycle infernal dévalorisation/fatalisme/nihilisme et finit par ressembler à ses adversaires. *La Perfection de la technique* appréhende plus subtilement la

crise de notre temps. Immédiatement, et avec des mots qui évoquent ceux de Bernanos, le cadet des Jünger saisit le caractère totalitaire et non pas libérateur du technicien.

«Le technicien est dogmatique non par son savoir mais par la foi en son savoir. Il ne réfléchit pas à la valeur de connaissance de son savoir ni ne la met en doute. Pis encore, il ne tolère pas que d'autres questionnent la valeur de connaissance de ce savoir et émettent des doutes.» Friedrich-Georg Jünger n'interprète pas la destruction du travail vivant de la même manière que Karl Marx. Il ne croit pas que la technique entraîne «un gain de loisir et de libres occupations». À ce propos, il rejoint volontiers la notion de «mobilisation totale» proposée par son frère. Seule la puissance de la technique permet ce mouvement de concentration mécanique vers des gestes unifiés à l'échelle planétaire. Songeons simplement à l'utilisation que nous faisons de nos smartphones. Sans cesse, nos téléphones exigent que nous leur répondions. Et nous cédons à leur injonction. ■